

LA MACHINE À ÉCRIRE

LE CONTRAIRE CONSCIENT

Luigi Di Ruscio

« Le but de cette écriture est de trouver les mots charnières capables de rendre plus vivant ce qui d'ordinaire est éteint. Le lecteur ne doit pas rester indifférent, il doit refuser ou se compromettre. Si les massacres et l'oppression sont éternels, inaliénables, il est vain de s'inquiéter pour la survivance de ces pages. Ce n'est pas agréable d'imaginer mes écritures sur le bureau des assassins et de leurs complices, je préfère la mort simple à l'estime des charognes. » C'est plutôt percutant ! C'est ce que nous lisons dans *Christs pulvérisés*¹ qui, plus qu'un véritable récit, est une sorte de patchwork autobiographique. Je vais donc me compromettre.

Luigi Di Ruscio naît en 1930 à Fermo (dans les Marches), il meurt à Oslo en 2011. En 1953 il publie un premier recueil préfacé par Franco Fortini, mais *Nous ne nous habituerons pas à mourir* est reçu d'une façon plutôt condescendante, pour ne pas dire moqueuse (« avec mon premier recueil je me suis senti traqué »). Il est évident que cela a dû beaucoup le blesser : « je me suis jeté dans l'arène avec pour seule arme mon visage nu, complètement désarmé, je me suis montré à nu comme si c'était rien, une vision crue de la vie que je n'ai pas réussi à cuire ». Autodidacte, titulaire du seul certificat d'études, complexé par ses fautes d'orthographe (« J'avais honte de mes fautes d'orthographe »), comprenant sans doute qu'il ne trouvera pas sa place dans le milieu littéraire italien, en 1957 Luigi Di Ruscio émigre en Norvège où il travaillera 37 ans dans une fabrique de clous : « obligé d'émigrer pour continuer à vivre et écrire » — en tapant furieusement sur les touches de son Olivetti studio 46 : « Allez, mitraille les touches, vise bien le mensonge ! » Il aura

1. Luigi Di Ruscio, *Christs pulvérisés*, traduit de l'italien par Muriel Morelli, Éditions Anacharsis, 2017.

adhéré très jeune au PCI, mais cela n'aura pas été sans esprit critique puisqu'il considérait ses dirigeants comme des petits-bourgeois : « Mais quand est-ce qu'Amendola et Berlinguer nous laisseront la faire, cette lutte des classes ? Comment voulez-vous qu'on la fasse, si ces deux-là, plus Lama, ne veulent pas la faire ? », lisions-nous dans *Palmiro*². Di Ruscio y définissait aussi son écriture : « Il fallait donc qu'il écrive âpre, des sentiments âpres. Tout le monde aimait les fleurs ? Il écrivit l'anti-fleur. Des cœurs partout ? Il écrivit l'anti-cœur. Tous à encenser la famille ? Il fut anti-famille. Tous pour le parti ? Il devint anti-parti : bref il allait dans le sens contraire et il fut le contraire conscient. » Dans *Christs pulvérisés*, nous retrouvons cette attitude contre un monde qui serait encore bien plus invivable s'il n'y avait l'espérance : « le bolchevisme a été possible et c'est déjà beaucoup, refaire des essais jusqu'à la fin des temps, une série ininterrompue d'Octobres rouges ». Pour lui, il n'y avait pas d'autre dignité que celle-ci : « Le soussigné continuait à se dire que la seule dignité est d'être en dehors et contre ». Si l'on y réfléchit, c'est bien la mauvaise réception de son premier recueil qui aura décidé de la suite de sa vie ; il devait être trop entier pour accepter les compromissions, il ne pouvait pas faire « comme si » et ce fut sans doute sa croix. Le poète Antonio Porta qui l'aura toujours soutenu le publiera dans sa revue *Alfabeta* avant de l'intégrer dans une anthologie, puis il préfacera *Apprentissage* en 1977, prémices de ce qui deviendra *Palmiro*. En s'installant en Norvège, Luigi Di Ruscio aura donc établi une frontière entre lui et l'Italie, mais une frontière élastique. Or, si vous tendez un solide élastique entre deux arbres et que vous foncez dessus poitrine en avant, une fois enfoncé et bien tendu l'élastique vous propulsera vers votre position initiale. Telle fut, sans doute, la situation à peu près permanente de Luigi Di Ruscio. Exilé en Norvège, il le fut tout autant en Italie lorsqu'il y retournait (*Double exil*³, titrait Yannis Kiourtsakis) : « Après toutes ces années d'émigration le soussigné ne retrouve plus rien quand il rentre au pays, les gens et lieux de son enfance ont à jamais disparu, nous nous éloignons des plus lointaines galaxies à une vitesse supérieure à celle de la lumière », lisions-nous dans *La Neige noire d'Oslo*⁴. Ce ne sont pas seulement les gens qui disparaissent, les choses qui changent, c'est aussi le dialecte de Fermo que pratique Di Ruscio qui tombe en désuétude : « Je remarque qu'avec le temps il n'y a plus que moi pour parler le dialecte de l'enfance. » Dans sa cité HLM de la banlieue d'Oslo, il fit en sorte que ni sa femme norvégienne ni ses enfants n'apprennent

2. Luigi Di Ruscio, *Palmiro*, traduit de l'italien par Muriel Morelli, Anacharsis, 2015.

3. Yannis Kiourtsakis, *Double exil*, traduit du grec par René Bouchet, Verdier, 2014.

4. Luigi Di Ruscio, *La Neige noire d'Oslo*, traduit de l'italien par Muriel Morelli, Anacharsis, 2014.

l'italien de façon à éviter toute possibilité de censure familiale sur des écrits qui n'étaient pas sans une certaine trivialité. Sur le balcon de l'appartement (comme il l'écrit dans *Christs pulvérisés*), il lui arrivait de savourer quelques instants de paix : « Même l'ennui m'est ami : comme il est bon de s'ennuyer quand par les douces journées d'été je suis sur le balcon à regarder le monde, je libère le perroquet miniature qui volette sur le balcon, quelques tours à peine et le revoilà dans sa cage qu'il défend désespérément, c'est son règne, sa patrie, pour la défendre il serait capable d'actes très héroïques, mourir pour défendre sa prison, tiens voilà des graines et de l'eau fraîche. » Mais peut-être faut-il, maintenant, préciser mieux la teneur des trois ouvrages autobiographiques de Luigi Di Ruscio.

« L'autobiographie n'est pas l'histoire d'une vie déjà endurée, mais un choix d'images avec lesquelles moi, maintenant, à ma table de travail, je me construis moi-même, et je me représente moi-même après coup, quand la fête est terminée, interprétant à reculons un passé ineffablement probable », écrivait Carlo Emilio Gadda⁵. Cette définition me semble idéalement convenir à Di Ruscio. Dans son avant-propos, son excellente traductrice, Muriel Morelli, rappelle ce qu'il disait lors d'une interview : « Si je ne m'invente pas, je n'existe pas. » Dans *Christs pulvérisés* (mais comme dans *Palmiro* ou dans *La Neige noire d'Oslo*), sans doute peut-on dire de Luigi Di Ruscio qu'il procède par images (selon Gadda) plus que par logique. Il sait très bien l'exprimer, à sa façon : « l'histoire ne devrait pas se dérouler de façon linéaire mais être comme une carte géographique où passé présent et futur sont exposés simultanément, comme dans un tableau où les gens sont vivants bien que décédés depuis très longtemps, un présent qui pourrait se dilater de ma naissance jusqu'à aujourd'hui, où septuagénaire que je suis, je recopie ce chaos en donnant un sens à l'insensé ». Sous ses airs d'élève du fond de la classe, ce qu'il était à l'école primaire de Fermo au temps du fascisme (« chaque jour d'école commençait par une prière pour le Duce et le Roi et par le serment fasciste. Je jure d'obéir aux ordres du Duce etc., né en 1930 je fus un petit fasciste jusqu'à la chute du régime, c'est-à-dire jusqu'à 13 ans »), Luigi Di Ruscio était très certainement un être hyper-sensible, beaucoup de choses devaient le blesser profondément : « Les rapports avec le monde sont désastreux. Passer légèrement, laisser des traces légères sur la neige, des traces dans l'air léger, dans les légèretés d'oiseaux, avec tous ces certificats qui architimbrent notre venue au monde, tous ces timbrés qui certifient notre présence. » Mais il gardait une énergie et une joie de vivre sans doute supérieures à la moyenne — « J'étais goulou

5. C.E. Gadda, « Il faut d'abord être coupable », revue *Change*, « L'Italie changée », mars 1980.

de monde » —, tout en rêvant d'un tout autre monde : « Il faudrait réaliser de petites îles où l'humanisation est possible ». Nous ne sommes pas loin des utopistes : « comment ne pas me déclarer communiste aujourd'hui, au moment où le communisme s'écroule ? [...] Avant de lancer l'assaut final il nous faut faire semblant d'être lointains et détruits, il faut les prendre par surprise. » L'écriture de Luigi Di Ruscio, que de ce côté-ci des Alpes nous rangerions parmi les écrivains prolétariens, fut sans aucun doute sa catharsis quotidienne. Dans *Christs pulvérisés* (mais comme dans *Palmiro* ou dans *La Neige noire d'Oslo*), la poésie est une préoccupation constante. Nous voyons apparaître des poètes italiens : Fortini, Porta, Montale, Saba, Luzi, Leopardi, Ungaretti, Caproni. ... Luigi Di Ruscio devait être un sacré lecteur et il peut nous étonner : « Je suis tombé tellement bas que je me retrouve en dehors de la pyramide. Mais j'étais adepte des théories de Chklovski. » Il sait aussi nous faire sourire : « La poésie nous permet de tout voir par illuminations soudaines, ensuite nous retombons dans d'épaisses ténèbres, puis à nouveau une clarté soudaine, et rebelote la cécité. Comme si quelqu'un n'arrêtait pas d'allumer et d'éteindre la lumière rien que pour nous faire chier. »

Christs pulvérisés revient (comme *Palmiro*) sur l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de Di Ruscio dans l'Italie des années quarante et cinquante du siècle dernier. Malgré des répétitions au sein d'un même ouvrage, ou d'un ouvrage à l'autre, l'écriture est toujours savoureuse. À propos d'un match de foot auquel il assistait enfant, il peut écrire : « La foule est une chambre à air qui se gonfle et se dégonfle en permanence. » L'amour, chez lui, paraît plutôt furibond, mais là encore il sait l'exprimer merveilleusement : « Cette nuit-là nous nous relevâmes presque indemnes de nos passions orgasmiques, même si nos belles tenues de bal étaient chiffonnées et pleines de terre dessus et dessous à cause de certains chavirements amoureux où, comme par magie, le dessous devient le dessus et vice versa, et cela plusieurs fois. » Faire la part entre vérité et affabulation chez Di Ruscio n'a aucune espèce d'importance : « Sans compter toutes ces affaires pour rendre plus réels les personnages imaginaires et rendre imaginaires les personnages réels. » Lorsqu'il évoque la nature, ou bien une orgie de figues accompagnée de vin rouge, nous ne sommes pas loin d'un panthéisme : « et si un Dieu existait encore il était dans la végétation, dans les ciels bleus, sur les nuages blancs ».

Mais c'est sur un autre plan, disons-le politique, que Luigi Di Ruscio étonne le plus. Ainsi peut-il parler de la fin de la guerre et ce n'est pas sans un certain vertige que nous lisons cela : « Les Allemands étaient passés, les fascistes s'étaient volatilisés, mais personne ne venait nous libérer. [...] Pourtant c'est bien entre le moment où les Allemands avaient disparu et les libérateurs

n'étaient pas encore arrivés que nous fûmes magiquement libres. Dommage que nous ne l'ayons pas compris. » C'est que, lisons-nous à la page suivante, et cela ne fut sans doute pas sans incidence sur l'avenir : « Puis, petit à petit, les fascistes recommencèrent à sortir de chez eux, ne serait-ce que pour acheter le journal ou des cigarettes. » Sans doute très attentif à l'actualité, il savait combien le langage peut être un outil de manipulation : « bref les mots armés ça existe, et aussi les mots qui te manipulent le cerveau, le mot poésie est désarmé, émaillé de doutes, de contradictions, incorrect, c'est le mot dont on se moque le plus facilement ». Une autre occurrence vient le confirmer : « j'ai compris très tôt que les langages illustres, raffinés, soutenus sont ceux du mensonge, la vérité s'exprime par une verbalisation broyée, heurtée et chaotique, une verbalisation écorchée. » Ne dirait-on pas qu'il fait le portrait de sa propre écriture ? « Comment appeler ce foutoir sur papier ? Protocole, procès-verbal, dans le ventre du monstre, tragédie optimiste ou optimisme tragique, romans à trame inexistante, sorte d'entrepôt du chaos, héroïque désordre ». Qu'il évoque une brochure vantant les mérites de l'armée et nous le voyons donner sa pleine mesure d'homme et d'écrivain, contre : « cours de scaphandrier de poche, cours de caporal-chef, [...] technique de persuasion de base, technique de défense oculaire contre agents de persuasion occultes, [...] technique du vous allez tous en chier, [...] technique du postillonnage familial, [...] technique pour transformer un terrain de sport en camp d'extermination en moins de trente minutes ». Tout en écrivant ses souvenirs où le présent venait toujours faire irruption, Di Ruscio n'avait pas la prétention de raconter une histoire comme dans un roman, encore moins l'histoire : « C'est très simple, le narrateur raconte le particulier tandis que l'historien raconte les faits en général, et le général et le particulier ne concordent jamais. » Si son rapport à la religion n'était pas aussi simple, bien qu'il s'affirmât athée, il était au moins conflictuel : « Donner près d'un pour cent de ses revenus à l'Église pour aider le pauvre, quelle connerie, la plupart du temps c'est les riches qu'on aide, d'ailleurs ils ne seraient pas aussi riches s'ils n'étaient pas aussi aidés ». S'il évoque Berlusconi (peut-être parce que les hommes politiques veulent passer pour des anges), c'est pour faire un aparté sur l'iconographie religieuse : « Dans l'iconographie catholique le diable, le mal, est toujours mal fichu, et le bien toujours séduisant, beau, lumineux, regard doux, l'iconographie catholique semble faite exprès pour aider les escrocs à belle allure. » Et s'il évoque les prêches d'un prêtre, c'est pour écrire ceci, qui aura été la plus grande constante de sa vie : « Je suis d'une autre paroisse. Être autre chose, ne pas appartenir à la même paroisse, être d'un monde à part, émotionnellement nous sommes d'un autre monde, notre émotivité est régie par des

lois qui ne sont pas les lois communes, je me permets d'être étranger point, avec une identité non codifiée par messieurs les critiques. » Effectivement, Luigi Di Ruscio aura toujours eu des problèmes avec son identité : « malgré mes tourments d'identité car je ne suis qu'un et pas plus ». Et plus loin lorsqu'il écrit : « laissez-moi seul avec mes écritures séparées », on pourrait penser à une profonde solitude, mais il fait le pari qu'elles « trouveront de fidèles lecteurs [...] et qui s'amuseront comme je me suis amusé à les écrire ». Paradoxal Luigi Di Ruscio ! D'aucuns considéreront sa prose comme une logorrhée quand d'autres la liront avec un sourire qui ne sera pas sans tendresse. Car comment ne pas aimer un Luigi Di Ruscio qui pouvait écrire ceci, qui le résume parfaitement : « Quand le pessimisme ou la dépression se font plus radicaux et que tous les ballons éclatent et tous à rire, il suffit d'un vol de papillons pour nous apaiser. Déprimé par toutes les répressions, la force de gravité sociale est de plus en plus écrasante, il ne nous reste plus qu'à "fuir vers la mort" mais revoilà encore les cerfs-volants légers et colorés, l'angoisse était si forte que seule la vision de cerfs-volants et de papillons flottant dans notre air arrivait à m'apaiser, nous n'en sommes pas à un degré de gravité si écrasant que la légèreté des papillons ne puisse plus voler. »

Jacques LÈBRE